

La Libération

Depuis que Paris est repris, dix semaines se sont écoulées. Que de choses auront dépendu de ce qui put être fait dans ce court espace de temps ! Entre le peuple et son guide le contact s'est établi. Par là, se trouve tranchée toute espèce de contestation, quant à l'autorité nationale. L'État exerce ses pouvoirs. Le gouvernement est à l'œuvre. L'armée, réunifiée, accrue, plus ardente que jamais, combat aux portes de l'Alsace, dans les Alpes, sur la côte atlantique, coude à coude avec nos alliés. L'administration fonctionne. La justice fait son office. L'ordre public s'établit. De vastes réformes sont en cours, écartant la menace du bouleversement qui pesait sur la nation. La banqueroute est conjurée ; le trésor passablement rempli ; la monnaie sauvée pour un temps. Surtout, la France reprend conscience d'elle-même et regarde vers l'avenir.

L'avenir ? Il va se préparer à travers les épreuves qui nous séparent de la victoire et, plus tard, du renouveau. Tant que dure la guerre, j'en réponds. Mais, ensuite, l'essentiel dépendra de ceux-là même qui sont, aujourd'hui, rassemblés autour de moi dans cette salle du Luxembourg. Car, demain, le peuple fera d'eux ses mandataires élus et légaux. Qu'ils restent unis pour le redressement, comme ils le sont encore pour le combat, tous les espoirs resteront permis. Qu'ils me quittent et se divisent pour s'arracher les uns aux autres les apparences du pouvoir, le déclin reprendra son cours. Mais nous ne sommes qu'au présent. La France en guerre se retrouve chez elle. Il s'agit, maintenant, qu'elle reparaisse au dehors.

Le Rang

Il me fallait donc constater que l'idée que je me faisais du rang et des droits de la France n'était guère partagée par beaucoup de ceux qui agissaient sur l'opinion. Pour soutenir ma politique, celle de l'ambition nationale, je devrais de moins en moins compter sur les voix, les plumes, les influences. J'avoue avoir ressenti profondément ce début de dissentiment, qui, demain, à mesure des peines, compromettrait mon effort.

Mais ce qui était acquis l'était bien. Au dehors aucune opposition, au dedans aucune discordance, ne pourraient, dorénavant, empêcher que la France reprît son rang. Après tout, la conférence de Yalta venait elle-même de le démontrer. Puisqu'on nous demandait de devenir, tout de suite, un des membres de l'aréopage formé par les grands États pour régler le sort des ennemis et pour organiser la paix, c'est qu'on nous considérait comme une des principales puissances belligérantes et, bientôt, victorieuses. Sur le plan de la politique mondiale, rien ne subsisterait bientôt plus de la situation de nation vaincue où la France avait paru tomber, ni de la légitimité de Vichy qu'on avait affecté d'admettre. Le succès de l'entreprise engagée le 18 juin 1940 se trouvait assuré dans l'ordre international, tout comme il l'était aussi dans le domaine des armes et dans l'âme du peuple français. Le but allait être atteint, parce que l'action s'était inspirée d'une France qui resterait la France pour ses enfants et pour le monde. Or, en dépit des malheurs subis et des renoncements affichés, c'est cela qui était vrai. Il n'y a de réussite qu'à partir de la vérité.

L'Ordre

Ce jour-là, comme toujours en de telles cérémonies, je quitte, par intervalles, le cortège officiel afin d'aborder la foule et de m'enfoncer dans ses rangs. Serrant les mains, écoutant les cris, je tâche que ce contact soit un échange de pensées. « Me voilà, tel que Dieu m'a fait ! » voudrais-je faire entendre à ceux qui m'entourent. « Comme vous voyez, je suis votre frère, chez lui au milieu des siens, mais un chef qui ne saurait ni composer avec son devoir, ni plier sous son fardeau. » Inversement, sous les clameurs et à travers les regards, j'aperçois le reflet des âmes. Pour le grand nombre, il s'agit d'émotion, suscitée par ce spectacle, exaltée par cette présence et qui s'exprime en : « Vive de Gaulle ! » en sourires, en larmes aux yeux. Chez beaucoup, transparait l'inquiétude que des troubles nouveaux viennent menacer la vie de chacun. Ceux-là semblent me dire : « Nous vous acclamons, parce que vous êtes le pouvoir, la fermeté, la sécurité. » Mais qu'elle est grave la question muette que je lis sur certains visages ! « De Gaulle ! cette grandeur, dont grâce à vous nous sentons le souffle, résistera-t-elle demain au flot montant de la facilité ! »

Au cœur de la multitude, je me sens pénétré de sa joie et de ses soucis. Combien suis-je près surtout de ceux qui, fêtant le salut de la patrie mais constatant le réveil de ses démons intérieurs, ressentent à son sujet l'inquiétude lucide de l'amour !

La Victoire

Il est vrai que, depuis des mois, nul ne doute de l'échéance et que, depuis des semaines, on la tient pour imminente. La nouvelle n'a rien d'une surprise qui puisse provoquer l'explosion des sentiments. Ceux-ci, d'ailleurs, se sont déjà donné libre cours à l'occasion de la libération. Et puis, l'épreuve, si elle fut marquée, pour nous Français, par une gloire tirée du plus profond de l'abîme, n'en a pas moins comporté, d'abord, des défaillances désastreuses. Avec la satisfaction causée par le dénouement, elle laisse, - c'est pour toujours ! - une douleur sourde au fond de la conscience nationale. Au reste, d'un bout du monde à l'autre, les coups de canon de l'armistice sont accueillis, certes, avec un soulagement immense, puisque la mort et la misère s'éloignent, mais ils le sont sans transports, car la lutte fut salie de crimes qui font honte au genre humain. Chacun, quel qu'il soit, où qu'il soit, sent en lui-même l'éternelle espérance prendre à nouveau son essor, mais redoute que, cette fois encore, « la guerre qui enfante tout » n'ait pas enfanté la paix.

La mission qui me fut inspirée par la détresse de la patrie se trouve, maintenant, accomplie. Par une incroyable fortune, il m'a été donné de conduire la France jusqu'au terme d'un combat où elle risquait tout. La voici vivante, res-

pectée, recouvrant ses terres et son rang, appelée, aux côtés des plus grands, à régler le sort du monde. De quelle lumière se dore le jour qui va finir ! Mais, comme ils sont obscurs les lendemains de la France ! Et voici que, déjà, tout s'abaisse et se relâche. Cette flamme d'ambition nationale, ranimée sous la cendre au souffle de la tempête, comment la maintenir ardente quand le vent sera tombé ?

Discordances

En Indochine, la France reparaît, à présent, dans sa dignité. Les problèmes, certes, restent posés sur un terrain semé d'obstacles et sous un ciel chargé d'orages. Mais, déjà, tout est changé par rapport à la grande misère où notre prestige s'était abîmé. Hier, à Saigon, à Hué, à Hanoï, à Pnom-Penh, à Louang-Prabang, on nous croyait écartés pour toujours. Aujourd'hui, nul ne doute plus que ce qui doit être fait ne le sera qu'avec nous.

En Europe, en Afrique, en Asie, où la France avait subi un abaissement sans exemple, voici qu'un début étonnant de redressement et un extraordinaire concours de circonstances lui offrent l'occasion d'un rôle conforme à son génie. Sont-ce les rayons d'une nouvelle aurore ou les derniers feux du couchant ? La volonté des Français en décidera. Car, si nous sommes affaiblis, d'autre part la chute des adversaires, les pertes éprouvées par nos anciens concurrents, la rivalité qui oppose l'un à l'autre les deux plus grands États du monde, le désir que ressent l'univers de voir la France remplir sa mission, nous laissent, pour un temps, le champ libre.

Quant à moi, qui ne connais que trop mes limites et mon infirmité et qui sais bien qu'aucun homme ne peut se substituer à un peuple, comme je voudrais faire entrer dans les âmes la conviction qui m'anime ! Les buts que je proclame sont difficiles, mais dignes de nous. La route que je montre est rude, mais s'élève vers les sommets. Ayant lancé mes appels, je prête l'oreille aux échos. La rumeur de la multitude demeure chaleureuse, mais confuse. Peut-être, les voix qui se font entendre, sur le forum, à la tribune des assemblées, aux facultés et aux académies, du haut de la chaire des églises, vont-elles soutenir la mienne ? En ce cas, nul doute que le peuple se conforme à l'élan de ses élites. J'écoute ! C'est pour recueillir les réticences de leur circonspection. Mais quels sont ces cris, péremptoires et contradictoires, qui s'élèvent bruyamment au-dessus de la nation ? Hélas ! Rien autre chose que les clameurs des partisans.

Désunion

Sans doute, la consultation nationale n'avait-elle pas révélé de grand élan. Cependant, j'en tirais l'impression que le pays, dans son ensemble, souhaitait que je le conduise, tout au moins jusqu'au moment où il aurait ratifié ses institutions nouvelles. Il me semblait d'ailleurs essentiel, historiquement et politiquement, que ce fût fait d'accord avec moi, étant donné ce que les événements m'avaient amené à représenter.

Mais il me fallait reconnaître, qu'à ce point de mon parcours, les appuis que m'offrait la nation devenaient rares et incertains. Voici que s'effaçaient les forces élémentaires qu'elle m'avait naguère procurées pour le combat ; la dispersion des résistants étant un fait accompli. D'autre part, le courant d'ardeur populaire qu'elle m'avait si largement prêté était, à présent, capté en sens divers. Quant aux voix qui, traditionnellement, exprimaient sa conscience profonde, j'en recevais peu d'encouragements. En fait, elle ne délégait plus, autour de moi, que les partis. Or, ceux-ci, après les élections, qu'ils aient été heureux ou malheureux, se souciaient moins que jamais de me suivre. D'autant que, si l'horizon lointain restait chargé de nuages, on n'y discernait pas de menaces immédiates. La France avait recouvré son intégrité, son rang, son équilibre, ses prolongements outre-mer. Il y avait là de quoi nourrir, pour quelque temps, les jeux des partisans, leur désir de disposer de l'État, leur opinion que « l'homme des tempêtes » avait, maintenant, joué son rôle et qu'il devait laisser la place.

Pour moi, ayant fait le compte de mes possibilités, j'avais fixé ma conduite. Il me revenait d'être et de demeurer le champion d'une République ordonnée et vigoureuse et l'adversaire de la confusion qui avait mené la France au gouffre et risquerait, demain, de l'y rejeter. Quant au pouvoir, je saurais, en tout cas, quitter les choses avant qu'elles ne me quittent.

Départ

Vieille Terre, rongée par les âges, rabotée de pluies et de tempêtes, épuisée de végétation, mais prête, indéfiniment, à produire ce qu'il faut pour que se succèdent les vivants !

Vieille France, accablée d'Histoire, meurtrie de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée, de siècle en siècle, par le génie du nouveau !

Vieil homme, recru d'épreuves, détaché des entreprises, sentant venir le froid éternel, mais jamais las de guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance !